



**HAL**  
open science

# Émile Guillaumin, Allen de Valery Larbaud et des mots régionaux

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Émile Guillaumin, Allen de Valery Larbaud et des mots régionaux. FRACAS, 2014, pp.1-11. halshs-01097700

**HAL Id: halshs-01097700**

**<https://shs.hal.science/halshs-01097700>**

Submitted on 21 Dec 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# FRACAS

numéro 1

le 26 février 2014

Groupe de recherche  
sur la langue et la littérature françaises  
du centre et d'ailleurs  
(Tokyo)

contact : [revuefracas2014@gmail.com](mailto:revuefracas2014@gmail.com)

Émile Guillaumin, *Allen* de Valery Larbaud et des mots régionaux

Takeshi MATSUMURA

*Allen* de Valery Larbaud contient de nombreuses allusions, qui ne sont pas toujours faciles à élucider. Cette obscurité est naturellement volontaire, puisque l'auteur a voulu nous faire assister aux conversations à bâtons rompus des Cinq Amis sans attribuer explicitement les propos à aucun d'entre eux. Malheureusement, ni le tome 5 des *Œuvres complètes*<sup>1</sup> ni l'édition de la Pléiade<sup>2</sup> « ancien style » ne sont d'aucun secours pour éclaircir les passages énigmatiques. On attend donc avec patience la thèse sur *Allen* que Madame Miyuki Sato prépare depuis plusieurs années sous la direction de Monsieur Yasunori Nishimura, professeur à l'Université de Chiba.

Parmi ces allusions qui sont peu claires aux lecteurs d'aujourd'hui, on a la phrase suivante :

Et les livres de notre Émile Guillaumin servent de textes français aux écoliers d'Allemagne et d'Angleterre<sup>3</sup>.

Dans ce passage, le sage d'Ygrande est cité parmi les « ducs spirituels » représentant le Bourbonnais dans le monde. Or quels sont les ouvrages qui sont ici visés ?

Pour répondre à la question, il convient de lire d'abord la lettre qu'Émile Guillaumin a adressée à Eugène Fournière le 6 mars 1904. En voici le passage qui nous intéresse :

Mon ouvrage *Tableaux Champêtres* a beaucoup plu à un professeur allemand, M. Haas, qui est venu en Bourbonnais aux vacances dernières ; il lui a tellement plu qu'il en a tiré la matière d'un recueil scolaire qui va paraître prochainement chez l'éditeur berlinois Weitzmann<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Le tome 5 (Paris, Gallimard, 1952) contient *Allen* et *Aux couleurs de Rome* avec une introduction et des notes bibliographiques de Robert Mallet.

<sup>2</sup> *Allen*, dans Valery Larbaud, *Œuvres*, préface de Marcel Arland, notes par G. Jean-Aubry et Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1958, Bibliothèque de la Pléiade, p. 721-774.

<sup>3</sup> *Allen*, *ibid.*, p. 755.

<sup>4</sup> Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin (dont 73 inédites) 1894-1951 autour du mouvement littéraire bourbonnais*, Paris, Klincksieck, 1969, p. 54-55.

C'est une indication précieuse, qu'on peut compléter par l'explication que dans une note l'éditeur Roger Mathé donne sur cette publication. Nous sommes ainsi conduits vers une solution de l'énigme, mais ces descriptions ne sont pas exemptes de petites erreurs : on serait presque tenté de dire que « c'était la coutume, en ce temps-là, de déformer tous les noms »<sup>5</sup>. Voici la note de Roger Mathé :

Le docteur Haas fit une édition des *Tableaux Champêtres* tirée à trois mille exemplaires pour les bibliothèques scolaires allemandes. L'ouvrage forme le cinquante-deuxième volume de la collection des prosateurs français contemporains publiée sous la direction de Mrs Banlsen et Henbesbach à Berlin<sup>6</sup>.

Si l'on cherche entre autres dans les catalogues des bibliothèques allemandes, on trouve des références plus précises. Il s'agit en fait d'un volume de x + 156 pages, intitulé *Tableaux champêtres*, que Joachim Haas a publié en 1904 à Berlin, chez Weidmann (et non pas Weitzmann) comme le 52<sup>e</sup> volume de la collection « Schulbibliothek französischer und englischer Prosaschriften aus der neueren Zeit »<sup>7</sup> de Leopold Bahlsen (et non pas Banlsen) et de Joseph Hengesbach (et non pas Henbesbach)<sup>8</sup>.

Quant aux « écoliers d'Angleterre », quelle est la publication que Valery Larbaud a dans l'esprit ? Puisqu'il s'agit de « textes français », on devra exclure la traduction anglaise<sup>9</sup> de *La Vie d'un Simple* que Margaret Holden a publiée sous le titre de *The Life of Simple Man* à Londres, chez Selwyn & Blount en 1919. Alors faut-il penser à la publication américaine (texte en français et non pas en traduction) du même roman, parue sous le titre de *La Vie d'un Simple (Mémoires d'un métayer)*, ouvrage couronné par l'Académie française dans la collection « Contemporary France in Literature » en 1926 à Boston chez Ginn and Compagny, « with introduction, notes, questionnaire and

---

<sup>5</sup> On aura reconnu le début de *La Vie d'un Simple* d'Émile Guillaumin, Paris, Stock, 1943 ; réédition, Paris, Librairie générale française, 1972, p. 23.

<sup>6</sup> Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, *op. cit.*, p. 54, note 7. La même explication est donnée par Roger Mathé dans sa thèse principale, y compris les noms allemands défigurés. Voir Roger Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, Paris, Nizet, 1966, p. 653, note 1.

<sup>7</sup> Voir par exemple le catalogue de la Bibliothek für Bildungsgeschichtliche Forschung dans son site internet : <http://bbf.dipf.de/en>.

<sup>8</sup> Dans la bibliographie qu'il publie comme appendice de son *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, *op. cit.*, p. 620, Roger Mathé range par inadvertance ce volume dans la notice consacrée à *La Vie d'un Simple*.

<sup>9</sup> Émile Guillaumin en parle dans ses lettres à Valery Larbaud du 24 décembre 1911 et du 4 juillet 1912. Voir Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, *op. cit.*, p. 118 et 123.

vocabulary » par Louis Cons<sup>10</sup> ? S'il en est ainsi, Valery Larbaud n'aurait-il pas dû parler des « écoliers des États-Unis » ? Ou bien, une petite inexactitude est-elle volontaire puisque c'est un personnage qui parle et non pas l'auteur lui-même ? C'est bien possible.

\* \* \*

La correspondance entre Émile Guillaumin et Valery Larbaud nous apprend encore d'autres choses.

Dans sa lettre<sup>11</sup> du 9 avril 1927, Valery Larbaud remercie Émile Guillaumin qui semble dans un mot (non conservé) avoir accusé de réception un tirage à part d'*Allen*. Dans sa lettre perdue, l'Ygrandais semble lui avoir suggéré que le voyage mis en scène dans le roman devait être celui que le Vichyssois a effectué dans sa voiture surnommée *Quasie*. Tout en admettant en partie l'hypothèse de son compatriote, Valery Larbaud précise que son ouvrage est fondé sur une autre expérience, datée de 1921<sup>12</sup>. Voici le passage :

En effet, il y a un peu du « Journal de Quasie » à la base de « Allen ». Mais l'excursion que j'avais en vue quand je l'ai composé a eu lieu en 1921, dans la voiture d'un ami qui est celle qui est décrite dans « Allen » et non pas la modeste « Quasie ».

Ainsi, nous ne devons pas confondre avec la voiture de l'auteur celle, « longue, fine, tranquillement puissante »<sup>13</sup>, qu'un personnage d'*Allen* décrit amoureusement avant d'y faire monter ses amis.

Ailleurs, on trouve également des informations complémentaires sur ce que Valery Larbaud dit dans ses *Notes* sur *Allen*, rédigées pour la 2<sup>e</sup> édition de 1929.

Dans la Note II, l'auteur parle d'une « bande » entourant les livres vendus en librairie et il indique que c'est une nouveauté qui « est entrée, au cours de ces dix dernières années, dans l'histoire littéraire »<sup>14</sup>. Alors qu'au début, la bande ne contenait

---

<sup>10</sup> Voir Roger Mathé, *Émile Guillaumin, l'homme de la terre et l'homme de lettres*, op. cit., p. 626, où la date de publication « 1929 » est à corriger en « 1926 ».

<sup>11</sup> Lettre publiée par François Talva dans « Lettres inédites de Valery Larbaud à Émile Guillaumin (suite et fin) », *Bulletin des amis de Charles-Louis Philippe*, 17, 1959, p. 358. Je remercie Madame Miyuki Sato de m'avoir permis de consulter cette publication peu accessible.

<sup>12</sup> Est-ce une excursion à Cérilly dont témoigne la carte postale que le 16 septembre 1921 Valery Larbaud a envoyée à Adrienne Monnier ? Voir Valery Larbaud, *Lettres à Adrienne Monnier et à Sylvia Beach 1919-1933*, correspondance établie et annotée par Maurice Saillet, Saint-Germain la Blanche-Herbe, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, 1991, p. 64.

<sup>13</sup> *Allen*, Pléiade, p. 726.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 762.

qu'une indication lapidaire : « vient de paraître », par la suite elle est devenue plus bavarde avec une annonce d'un prix ou « le portrait et une courte notice bio-bibliographique de l'auteur »<sup>15</sup> ou encore un sommaire.

On peut relever à ce propos ce qu'Émile Guillaumin a écrit à Valery Larbaud dans sa lettre du 5 février 1911. En recevant *Fermina Márquez*, il le remercie ainsi :

Eh bien, êtes-vous content du premier contact de *Fermina Marquez* [sic] avec le public ? Cela vous fait-il plaisir de voir le livre étalé aux vitrines avec la bande « Vient de paraître » qui attire l'attention des passants<sup>16</sup> ?

On voit qu'en 1911 ou à une époque un peu antérieure où l'écrivain-paysan a séjourné à Paris (ou dans une autre grande ville), les nouveautés étaient exposées dans les librairies avec une bande annonçant simplement qu'elles venaient de paraître. L'évolution vers une publicité plus détaillée n'était pas encore esquissée à cette époque.

Dans la Note XV sur la « Réception de l'ouvrage », l'auteur dit qu'*Allen* a été bien accueilli en Bourbonnais et que plusieurs comptes rendus « plus attentifs, ou plus bienveillants, ou plus indulgents »<sup>17</sup> qu'à Paris y ont été publiés. Les retrouvailles de Valery Larbaud avec sa région ne se sont pas limitées à la presse, comme on peut le constater dans sa lettre à Émile Guillaumin du 22 mai 1927 :

L'accueil qu'on m'a fait à Moulins, et les efforts et les projets des intellectuels Montluçonnais avec qui « Allen » m'a mis en relations m'ont fait un grand plaisir. Je crois qu'on lit de plus en plus chez nous<sup>18</sup>.

Malgré le mépris que Valery Larbaud a exprimé à maintes reprises à l'égard des littéraires ou intellectuels provinciaux<sup>19</sup>, on voit qu'il ne néglige pas toujours de les rencontrer quand il se voit entouré de gens admiratifs.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> La citation vient de Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, *op. cit.*, p. 96. La même lettre se retrouve avec de petites divergences dans François Talva, « Lettres inédites d'Émile Guillaumin à Valery Larbaud », *Bulletin des amis de Charles-Louis Philippe*, 19, 1961, p. 457.

<sup>17</sup> *Allen*, Pléiade, p. 769.

<sup>18</sup> François Talva, « Lettres inédites de Valery Larbaud à Émile Guillaumin (suite et fin) », *op. cit.*, p. 358.

<sup>19</sup> Voir déjà *Gaston d'Ercole* (Pléiade, p. 3-17), ébauché en 1906. On se souvient que dans sa lettre à Marcel Ray du 3 novembre 1908, Valery Larbaud lui raconte la rencontre avec un personnage rappelant Gaston d'Ercole (Valery Larbaud, Marcel Ray, *Correspondance*, introduction et notes de Françoise Lioure, Paris, Gallimard, 1979, t. 1, p. 276-280).

La Note XIX est consacrée au mot *retirance*, mot régional qu'affectionne Valery Larbaud qui affirme qu'il ne l'a « entendu qu'en Bourbonnais, et dit par de vieilles gens »<sup>20</sup>. Il est amusant de constater qu'il exprime ailleurs son horreur des mots en *-ance*. Dans sa lettre à Émile Guillaumin du 10 avril 1911, il lui dit qu'il vient de lire deux fois *Baptiste et sa femme* que l'Ygrandais a fait paraître chez Fasquelle cette année-là, juste après *Fermina Márquez*. Après avoir fait l'éloge d'ensemble de l'œuvre et des personnages, il émet des réserves sur la langue de l'écrivain autodidacte :

Le seul point sur lequel je vous chicanerai, c'est sur certains mots et certaines expressions. Je les ai notés en passant : vous écrivez : à *dessein de* au lieu de *pour*. (Il faut toujours prendre au plus court en règle générale). J'ai horreur des mots en « ance » comme « *navrance* » et « *désespérance* ». Fuyez les mots étrangers<sup>21</sup> ! Le français les contient tous, et en a encore à revendre<sup>22</sup>.

Certes, dans sa réponse du 19 avril 1911, Émile Guillaumin admet volontiers qu'il lui manque une solide formation et qu'il se contente de se fier à son instinct :

Que voulez-vous, au point de vue de la langue, je suis obligé d'aller un peu au hasard, guidé par mon seul instinct qui n'est pas toujours très sûr...<sup>23</sup>

Mais le sentiment linguistique de Valery Larbaud est-il aussi infaillible qu'il le croit ? Si l'on consulte le *Trésor de la langue française* de Paul Imbs<sup>24</sup>, le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg<sup>25</sup> et plus particulièrement l'ouvrage d'Alexis François sur *La désinence « ance » dans le vocabulaire français. Une « pédale » de la langue et du style*<sup>26</sup>, on peut se demander si

<sup>20</sup> Allen, Pléiade, p. 771.

<sup>21</sup> Voir pourtant Allen, qui fourmille de mots étrangers !

<sup>22</sup> François Talva, « Lettres inédites de Valery Larbaud à Émile Guillaumin », *Bulletin des amis de Charles-Louis Philippe*, 15, 1957, p. 232.

<sup>23</sup> Je cite d'après Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, op. cit., p. 105. La même lettre se trouve dans François Talva, « Lettres inédites d'Émile Guillaumin à Valery Larbaud (suite) », *Bulletin des amis de Charles-Louis Philippe*, 20, 1962, p. 515.

<sup>24</sup> Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. On désignera par TLF ce dictionnaire qu'on peut consulter sur Internet. Sous *désespérance*, il dit que le mot, datant de ca. 1160, a été qualifié de « vieux » par Oudin et dans le Supplément de Trévoux en 1752 mais repris en 1801 par Mercier. Le substantif féminin *navrance* est cité comme dérivé rare sous *navrer*, avec une citation de Gide, 1891 mais le TLF ne dit rien sur son histoire.

<sup>25</sup> Basel etc., Zbinden etc., 1922-2002, 25 vol. (le dictionnaire sera désigné par FEW). Voir ses articles *sperare*, 12, p. 167a et *\*nafra*, 16, p. 594b. Le substantif féminin *navrance* y est daté de 1886 et la note 9 de la page 595b renvoie à Littré 1868.

<sup>26</sup> Genève-Lille, Droz-Giard, 1950. Voir le compte rendu d'André Goosse, *Revue belge de philologie et d'histoire*, 30, 1952, p. 224-226.

ce n'est pas plutôt l'instinct de l'Ygrandais qui a raison dans le traitement des mots en *-ance*. L'attachement du Vichyssois au mot *retirance* semble du reste le confirmer.

Avant de terminer, je soumets aux lecteurs une piste à creuser. Dans sa lettre à Valery Larbaud du 21 avril 1930, Émile Guillaumin parle d'un article sur *Allen* qu'il a rédigé pour *Quotidien* mais que le journal lui a refusé. Le contenu de cet article ne manque pas d'intérêt, comme on peut le constater en lisant le passage suivant :

J'aurais dû vous dire aussi la petite aventure qui m'est advenue pour *Allen*. J'avais voulu signaler votre beau livre dans l'un des billets hebdomadaires que je donne au *Quotidien* et m'étais arrêté, comme fond, aux quelques expressions de notre patois, ou langage local que vous y avez glissés... On n'avait jamais trouvé mauvais jusqu'alors que je donne, de ci de là, mes impressions sur des œuvres littéraires ou sur leurs à côtés. Mais un nouvel « État-Major » venait de prendre possession du journal. Et l'on m'a retourné mon papier en *m'interdisant dorénavant de parler livres...*<sup>27</sup>

Est-ce que cet article a été retrouvé par la suite et publié quelque part ? Ni les ouvrages cités de Roger Mathé ni la bibliographie<sup>28</sup> de Marcel Troulay ne nous aident à répondre à la question. Si jamais l'on retrouvait l'article, il nous permettrait de voir quels sont les régionalismes d'*Allen* qui ont retenu l'attention d'Émile Guillaumin et comment il les a interprétés. Aurait-il dit quelque chose sur le substantif féminin *bredinerie* « folie »<sup>29</sup> ou le substantif féminin *débredinoire* « trou dans le sarcophage de saint Menoux, dans l'église de Saint-Menoux, qui est capable, dit-on, de guérir la folie »<sup>30</sup> ? On aurait eu là un témoignage de poids, d'autant plus que l'aspect géographique du vocabulaire de Valery Larbaud a peu attiré l'attention des chercheurs jusqu'ici.

\* \* \*

<sup>27</sup> C'est Émile Guillaumin qui souligne. La citation est tirée de Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin* [...], *op. cit.*, p. 185-186. La même lettre se lit dans François Talva, « Lettres inédites d'Émile Guillaumin à Valery Larbaud (suite) », *Bulletin des amis de Charles-Louis Philippe*, 23, 1965, p. 55.

<sup>28</sup> Voir Marcel Troulay, *Valery Larbaud, essai de bibliographie chronologique des études en toutes langues*, I, 1897-1935, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, 1998.

<sup>29</sup> Voir *Allen*, Pléiade, p. 752 et 753. Pierre Rézeau (éd.), *Dictionnaire des régionalismes de France*, Bruxelles, Duculot, 2001 (que je désigne par DRF), p. 160b, s.v. *bredin* donne 1864 comme 1<sup>re</sup> date des attestations dans le Centre.

<sup>30</sup> Voir *Allen*, Pléiade, p. 752. Le mot est attesté depuis 1924 selon le DRF, p. 346a, s.v. *débrediner*.

En attendant, jetons un coup d'œil sur quelques mots intéressants qu'on peut relever dans les lettres d'Émile Guillaumin et qui me semblent susceptibles d'enrichir nos instruments de travail.

D'abord le verbe intransitif *renarder* au sens de « différer ». Il se lit dans la lettre de l'Ygrandais à Charles Bruneau du 29 février 1948. Voici le passage :

Je pensais moi-même à vous écrire mais « j'ai renardé » comme disait mon pauvre père et m'en excuse une fois de plus...<sup>31</sup>

Certes le TLF a un article *renarder*, mais les définitions qu'il donne (« se comporter en renard, déployer des ruses » pour l'emploi intransitif et « vomir » pour l'emploi transitif) ne conviennent pas ici. Il faut consulter le FEW 16, p. 690a s.v. *Reginhart* qui pour le verbe *renarder* enregistre le sens de « différer » à Varennes-sur-Allier. L'attestation d'Émile Guillaumin, bien datée et bien localisée, mérite d'y être ajoutée.

Le sage d'Ygrande était bien conscient du caractère régional d'un autre mot : il s'agit du verbe transitif *luite* au sens de « trier ». En effet, quand il l'emploie dans sa lettre à Henri Laville dans le 4<sup>e</sup> trimestre 1950, il le met entre guillemets et y ajoute une traduction. Voici la phrase qui contient le mot :

La paille soigneusement « luitée » était recherchée par les exploitants des domaines à terres fortes où le seigle réussissait peu<sup>32</sup>.

La traduction qu'Émile Guillaumin donne lui-même (« *luitée* : propre à être tressée »<sup>33</sup>) me semble pourtant un peu trop contextuelle. Il vaudrait mieux suivre le FEW 3, p. 214a s.v. *eligere* qui enregistre le verbe (*é*)*liter* « choisir, trier » pour le Centre. Ce régionalisme n'est pas dans le TLF.

On a un autre mot régional dans la lettre de l'Ygrandais à Georgette Cabrol du 27 octobre 1940. Il s'agit du substantif masculin *déboule* au sens de « confusion ». En parlant d'une de ses photographies à sa jeune admiratrice, il y recourt ainsi :

Pour la photo, vous avez très bien fait de la prendre, puisqu'elle vous intéresse. Quelque jour, si possible, je vous mettrai un mot au revers. Inutile de la

<sup>31</sup> Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin* [...], *op. cit.*, p. 269.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>33</sup> *Ibid.*, note 14.

rendre à Suzanne, j'en trouverai bien une autre pour elle, une fois sorti du « déboule » actuel<sup>34</sup>.

Dans sa note, l'éditeur traduit le mot par « désordre, confusion » en le qualifiant de « patois bourbonnais »<sup>35</sup>. Le mot n'étant ni dans le TLF ni dans le FEW 1, p. 612a s.v. *bull*, on en a ici une attestation digne de remarque.

Un autre régionalisme qu'on trouve chez Émile Guillaumin est l'adjectif *besiné*, employé pour désigner une certaine sorte de rat. Le mot se lit à la fin de la lettre qu'il adresse à Louis Lanoizelée le 22 octobre 1933. Voici le contexte :

J'oubliais de vous dire que la tendue des pièges à rats a été fructueuse ; il s'en est pris cinq en q.q. nuits : ce ne sont pas des souris, mais de ces petits rats de murailles, marbrés de blanc et de noir ; on dit ici : des rats *besinés*... j'ignore le sens du terme<sup>36</sup>.

L'adjectif n'est ni dans le TLF ni dans le FEW. Je ne l'ai pas trouvé non plus dans *Faune populaire de la France* d'Eugène Rolland<sup>37</sup>. Le devra-t-on rapprocher de la famille du mot *besin* « paresseux ; maladroit », que le FEW 22, 1, p. 111a-b range parmi les matériaux d'origine inconnue ou incertaine ? Même si le sens exact du mot nous échappe, son attestation mérite d'attirer l'attention des lexicographes.

La même lettre du 22 octobre 1933 contient une attestation précoce du substantif féminin *attrapade* au sens d'« action de gronder vivement ». En reprochant à Louis Lanoizelée d'avoir offert un pourboire trop important à la servante de la famille Guillaumin, l'Ygrandais continue ainsi :

Et vous m'avez fait *attraper* : ma femme assurant que j'aurais dû prendre les devants pour vous le défendre, quand vous m'avez demandé de la monnaie. Qu'à tout le moins, cette *attrapade*<sup>38</sup> !!! vraiment méritée, vous serve de leçon pour une autre fois...<sup>39</sup>

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>35</sup> *Ibid.*, note 3.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 199. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>37</sup> Paris, 1877-1911 ; réédition, Paris, Maisonneuve et Larose, 1967, t. 1, p. 20 et suivantes, et t. 7, p. 50 et suivantes.

<sup>38</sup> D'après l'apparat de l'édition, *cette attrapade* remplace *ces reproches* qu'Émile Guillaumin a raturé. On voit qu'il se soucie bien de l'expressivité des mots.

<sup>39</sup> Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, op. cit., p. 199. C'est l'auteur qui souligne.

Le TLF s.v. *attrapade* (qu'il définit comme « synonyme d'*attrapage* ») donne comme 1<sup>re</sup> attestation Léon Daudet, *Bréviaire du journalisme*, 1936, p. 118, tandis que le FEW 17, p. 356b s.v. *trappa* ne connaît le mot *attrapade* au sens de « dispute violente ; critique acerbe et méchante » que depuis Robert 1951. Pourtant, la *Base historique du vocabulaire français*<sup>40</sup> enregistre une attestation de 1926, au sens de « dispute ». Ainsi, l'occurrence de 1933 constitue une 2<sup>e</sup> attestation et élargit un peu le champ sémantique du mot.

Une autre attestation précoce se lit dans la lettre d'Émile Guillaumin à Édouard Droz de l'été 1907. En parlant du métayage et des problèmes qu'il pose, il évoque une sorte d'impôt :

Il paraît que certains messieurs des syndicats mixtes sont disposés à une entente avec les représentants de nos syndicats ; ils seraient prêts à sacrifier les fermiers-généraux, et sinon à supprimer l'impôt colonique, du moins à le régler sévèrement, à le fixer par exemple, à un dixième du bénéfice net<sup>41</sup>.

L'adjectif *colonique* « qui a rapport au colonage » manque au TLF et à la BHVF, mais il est enregistré dans le FEW 2, p. 921a s.v. *colonus*, qui lui donne comme 1<sup>re</sup> attestation Larousse 1929. Même si celle de 1907 chez l'Ygrandais antedate ainsi le FEW, le mot est en fait employé au moins depuis 1881. Dans le *Supplément du Journal hebdomadaire des instituteurs et des institutrices* appelé *Manuel général de l'instruction primaire* (5, 1881, p. 390a), on lit en effet un alinéa qui commence ainsi :

Mais ce qui est encore plus grave, c'est le prélèvement, avant le partage des produits, d'une somme d'argent déterminée en faveur du propriétaire. Ce prélèvement prend, suivant les localités, des noms très variés ; ici, il est brutalement appelé l'appareil ; ailleurs, c'est la prestation colonique, l'impôt colonique ; plus loin, il s'est caché sous le nom de menus suffrages ; mais au fond c'est partout la même chose.

Cette description nous suggère que le syntagme *impôt colonique* n'est pas d'une diffusion très large, mais que son emploi est limité géographiquement.

Une autre attestation, celle de 1884, confirme le caractère régional du syntagme. En effet, elle se trouve dans l'article sur « Le métayage en Bourbonnais au point de vue

<sup>40</sup> Consultable sur le site internet de l'ATILF. Je désigne cette base par BHVF.

<sup>41</sup> Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, op. cit., p. 65.

social », que J. de Garidel, président de la Société d'agriculture de l'Allier, a publié dans *La Réforme sociale* (8, 1884, p. 213-222 et 252-262). L'auteur en parle à plusieurs reprises. Voici une de ces occurrences :

En outre du partage des produits, nos métayers paient au maître une somme d'argent variable suivant les domaines, mais fixe par année, et qui porte le nom, assez impropre d'ailleurs, d'impôt colonique<sup>42</sup>.

Ainsi, on voit que l'*impôt colonique* en Bourbonnais qui préoccupe l'écrivain-paysan dans sa lettre de l'été 1907 à Édouard Droz a fait l'objet de discussions au moins depuis 1881.

On trouve également chez Émile Guillaumin un mot rare. Il s'agit du verbe pronominal *désentraîner* au sens de « cesser de s'entraîner ». Il apparaît dans sa lettre à Alexandre Boissérie du 11 juin 1921 :

En attendant, je me désentraîne de tout travail de plume et néglige mon courrier<sup>43</sup>.

Le mot n'est ni dans le TLF ni dans la BHVF ni dans le FEW t. 13, 2, p. 169a s.v. *\*traginare*. Pourtant, il se lit par exemple chez Charles Péguy dès 1903 :

Et c'est au moment où l'entraîneur commence à se désentraîner lui-même que, les entraînés continuant le mouvement, tout le danger de l'entraînement apparaît<sup>44</sup>.

Est-ce une création personnelle chez les deux auteurs ? Comme la citation de Charles Péguy se trouve dans une suite posthume, qui n'a vu le jour qu'en 1969<sup>45</sup>, il me semble impossible qu'Émile Guillaumin lui ait emprunté le verbe.

Comme on le voit, la correspondance<sup>46</sup> de l'Ygrandais mérite d'être examinée de près. Elle doit intéresser à la fois les littéraires et les lexicographes.

<sup>42</sup> *La Réforme sociale*, 8, 1884, p. 216.

<sup>43</sup> Roger Mathé (éd.), *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin [...]*, op. cit., p. 162.

<sup>44</sup> Charles Péguy, *Œuvres en prose complètes*, édition présentée, établie et annotée par Robert Burac, Paris, Gallimard, 1987, Bibliothèque de la Pléiade, t. 1, p. 1272.

<sup>45</sup> Voir *ibid.*, p. 1784, notice sur cette « suite inédite ».

<sup>46</sup> Il en va de même pour celle de Valéry Larbaud, naturellement. Par exemple, on peut compléter de la manière suivante l'allusion à la *Visite [sic] aux paysans du Centre* qu'on lit dans la 1<sup>re</sup> Note d'Allen (Pléiade, p. 760). Dans sa lettre à Jacques Rivière d'avant le 8 septembre 1921, Valéry Larbaud refuse de rendre compte des *Visites aux paysans du Centre* (Paris, Grasset, 1921) de Daniel Halévy pour la

---

*Nouvelle Revue Française*. Pour ce faire, il allègue son incompetence : « Daniel Halévy m'avait envoyé son livre. Je l'ai parcouru. C'est de la sociologie ; je suis tout à fait incompetent. Dès que j'aurai l'exemplaire que vous m'annoncez, je le réadresserai à Paulhan. » (Valery Larbaud & Jacques Rivière, *Correspondance 1912-1924. Le bénédictin et l'homme de barre*, édition établie, présentée et annotée par Françoise Lioure, Paris, Claire Paulhan, 2006, p. 165). Mais ce refus catégorique ne semble pas traduire le plaisir qu'il aurait éprouvé en lisant (et non pas en parcourant) le livre de Daniel Halévy. Il s'explique en effet plus tard, dans sa lettre à Jean Paulhan du 14 mai 1929, au moment où il est question de l'édition définitive d'*Allen* : « J'ai ajouté une petite *footnote* à laquelle je tiens beaucoup, et qui mentionne l'ouvrage de Daniel Halévy, dont je tenais absolument à dire un mot, parce qu'il a donné beaucoup d'attention bienveillante au Bourbonnais. J'espère qu'elle sera insérée, et qu'elle ne sera pas défigurée par des coquilles. » (Valery Larbaud, Jean Paulhan, *Correspondance 1920-1957*, édition établie et annotée par Jean-Philippe Segonds, Paris, Gallimard, 2010, p. 140 ; c'est l'auteur qui souligne). Ce témoignage nous apprend pour quelle raison l'ouvrage « sociologique » de Daniel Halévy devait figurer dans « un éloge du Bourbonnais » (*Allen*, Pléiade, p. 763) qu'est *Allen*. La correspondance de Valery Larbaud et de Jean Paulhan contient en outre des mots remarquables, dignes d'attirer l'attention des lexicographes. Prenons comme exemple le substantif masculin *chronophage* « dévoreur de temps ». Le TLF s.v. *chron(o)-* enregistre le mot qu'il qualifie de « néologisme d'auteur » en citant Mauriac, *Le Nouveau Bloc-notes*, 1961, p. 226. Cependant, il apparaît déjà dans la lettre de Valery Larbaud à Jean Paulhan du 10 octobre 1929 : « Je vous dirai alors comment nous pourrions faire pour nous voir, car je garde le plus strict incognito à cause des visites possibles de ceux que L.-P. Fargues appelle les Enherbeurs ; et même des simples Chronophages. » (Valery Larbaud, Jean Paulhan, *Correspondance 1920-1957*, *op. cit.*, p. 153-154). Le mot, ainsi attesté dès 1929, manque à la BHVF et il est à ajouter au FEW 2, p. 658a s.v. *chronos*. Le substantif masculin *enherbeur* « empoisonneur, celui qui dérange » qu'on y trouve est aussi remarquable, parce que c'est un hapax, absent du TLF, de la BHVF et du FEW 4, p. 407b s.v. *herba*.